

ACADEMIE D'ARCHITECTURE
Cérémonie d'installation de Jacques RIPAUT

Conférence

EVOLUTIONS

Je m'interroge sur ce qui fait évoluer l'architecture entre ses extrêmes : art autonome à part entière ou réponses spécifiques à des besoins.

Pourquoi et pour qui construisons nous ? l'architecture est-elle une expression personnelle ou collective ?

Si l'expression artistique est en constante évolution, un dépassement, l'architecture se distingue par les permanences, auxquelles elle doit répondre, aux cycles du temps, du climat, du jour et de la nuit, les rythmes du sommeil, se nourrir, apprendre, communiquer, travailler, écrire, aimer, danser Ces activités humaines et ces rituels varient selon les cultures, mais les rythmes naturels du corps, de génération en génération ne demandent pas une technicité particulière, au contraire ils se ressource dans les pratiques les plus anciennes.

C'est ce caractère archétypique de l'architecture, presque primitif qui délivre la poésie des lieux leur ancrage et leur sens.

Ce qui forge ma conviction, c'est la force d'évocation et de mémoire de certains architectes: Kahn, Zumthor. C'est ce rapport à l'antique, l'intemporel, l'étendue, les formes fortes, la gravité, la lumière captée dans l'épaisseur du mur.

Quand la promenade, la découverte du projet donne la sensation de retrouver les clefs de compréhension de l'architecture.

Quand le concept devient une vision constructive qui se laisse oublier pour ne dire que l'espace et la lumière.

La grande force, ou la beauté de la villa Savoye c'est qu'elle me transporte en méditerranée sur les hauteurs de Poissy, la terrasse de la cité radieuse qui me rapproche de l'acropole. L'évolution serait cette obstination à revenir aux fondements.

Les pratiques, les usages évoluent très lentement de l'habitat à la ville, des lieux culturels aux lieux hospitaliers, l'architecture associe l'évolution des outils et des matériaux, ce qui crée actuellement cette confusion entre l'architecture et le design, entre l'espace et l'accessoire.

L'architecture n'est pas une fuite en avant qui serait détachée des autres. Il y a un écart de plus en plus troublant entre la vision des architectes et la réalité de nos contemporains. La crise des banlieues, l'étalement urbain, les lotissements, les entrées de villes, les périphéries, les grands centres d'activités, désincarnés expriment un malaise urbain face auquel les architectes semblent cantonnés dans une créativité d'enveloppe privée de la créativité des lieux.

L'évolution de l'architecture est forcément liée à la synthèse qui inscrit le projet au contexte, transpose le vécu en visions futures, l'idée de passages, de transitions entre ce que nous connaissons déjà et une projection (dans projet il y a projection) d'un devenir collectif.

L'évolution n'est pas simplement une question de matériaux naturels, synthétiques ou dérivés, ni une question de représentation, d'image, mais plutôt, comment un édifice associe l'histoire et l'idéal.

L'architecte par ses différents projets construit implicitement une vision de l'homme, la chance que nous avons d'évoluer dans des milieux, des groupes différents : enseignants, élus, ouvriers, chirurgiens, designers, pompiers, conservateurs, chercheurs...De rentrer dans la vie des gens, de participer à transformer le quotidien, d'imaginer un projet commun, mettre en place les techniques nécessaires, s'inscrire dans une durée, dans une économie de moyens.

L'évolution, c'est de voir vivre un bâtiment, ce qu'il est devenu partant d'un croquis, comment il répond aux usages, de sentir les gens l'habiter, y vivre. Ecouter un concert dans une salle de musique que l'on a dessiné et construit, parcourir un musée pour ne penser qu'aux œuvres, que l'architecture soit là mais ne s'impose pas toujours.

Ne plus avoir d'à priori de formes préconçue, de rechercher le sens qui sera partagé avec les autres.

Il y a un principe de réalité vis-à-vis duquel nous résistons pour trouver des ouvertures, des échappatoires qui fondent un projet, à chaque fois la recherche de l'essentiel, de la simplicité, comme s'il était nécessaire de sortir des lourdeurs des règles imposées, des garde-fous.

Aujourd'hui, l'architecture crée des objets solitaires, sophistiqués, décalés des attentes, souvent déconnectés du projet social et généreux de l'architecture.

Comment retrouver une pensée architecturale où l'innovation permet de répondre au quotidien, avec équité et égalité là où on vit, comment enseigner le sens et la cohérence, comment l'héritage, la transmission des savoirs est une condition d'évolutions.

La multiplication des compétences, des intervenants tend vers une objectivité, comme si l'accumulation de tous ces savoirs permettrait de réaliser des bâtiments plus performants, chaque fois plus intelligents.

Une sorte d'architecture démocratique combinant tous les savoirs cumulés, l'architecte étant un conseiller artistique qui dessine un costume à une structure hyper technique, rafraîchie, ventilée, miniaturisée, évolutive...

Cette approche tend à une banalisation, alors que principalement il s'agit de prendre position.

Comment partager des savoirs entre bâtisseurs, constructeurs, ingénieurs et architectes, et que les uns ne sont pas au service ou les gardes fou de l'autre, mais vers un projet commun.
L'utopie n'est pas contraire du bon sens.

Finalement, la grande évolution serait que l'architecte garant d'une vision en trois dimensions et sa capacité de synthèse devienne l'interlocuteur direct des élus, des maires

Si l'on parle d'évolutions, il faut parler de régression, la discipline architecturale n'est pas perçue comme un savoir indiscutable, une discipline organisée. Chacun est libre, y compris d'être inculte, les champs transversaux ou parallèles du design, de la scénographie, de l'installation, de la couleur, de la signalétique, de la communication de l'évènementiel, suppléent, percutent l'architecture comme expression brute. C'est pour cela, je n'aime rien de plus que ce moment du chantier hors d'eau où l'édifice est perçu dans son intégrité, sa masse et son vide, la force d'un corps bâti nu non-fini.

Souvent l'administration en veut à l'architecte qui doit rendre des comptes sur tous les sujets (réglementaires, économiques, juridiques) alors que l'évocation de visions d'architecture semble toujours déplacée et nous passons pour des rêveurs alors que nous sommes persuadés que l'architecture peut changer la vie. Le rôle social de l'architecte n'est pas crédible, soupçonné de se faire plaisir.

Il y a une générosité de tous les instants pour rendre palpable, donner corps et faire habiter.

Il y a pour moi toujours cette question des réminiscences, de l'évocation qui nous place toujours comme le premier homme sur terre.

Il y a des architectures mythiques et des désillusions. Je regrette que le pavillon de Barcelone de Mies ait été reconstruit, j'ai le sentiment que démolis, l'image ancrée dans l'imaginaire de tous les architectes était une projection vers un absolu et que reconstruit, il a représenté l'aboutissement du plan libre et la fin d'une pensée de l'espace au profit du design, de l'enveloppe et de la dématérialisation. Le bâtiment n'est plus il signifie. Nous sommes dans cette situation où tout ce qui est contemporain n'est plus moderne.

Egalement l'opéra d'Essen d'Aalto qui a été construit bien après sa mort et sans lui, sans qu'il ait pu continuer à développer le projet durant sa construction comme il l'avait toujours fait, le bâtiment construit proprement sans aspérité a perdu la force d'évocation des croquis d'Aalto tellement incisifs.

Seule peut être la construction tardive de l'église de Firminy qui restera comme une revanche de Corbu, à tel point elle associe liberté et sacralité.

L'imaginaire des architectes qui se construit sur des projets emblématiques est froissé par une production de masse éclectique et « ébouriffante » comme dirait F. Chaslin.

Est ce que l'architecture doit nous faire sursauter ?

L'architecture est elle un moyen de provocation, critique d'agitation ou un ressourcement capable de respecter la liberté de nous conforter, de nous tirer vers le haut, plutôt que de nous submerger dans la souffrance. J'arrive à un moment où je ne sais pas si l'architecture est un moyen de clarification ou un mode de dérangement, si elle exprime les révoltes, le chaos ou si elle résorbe les fractures ?

Si elle exacerbe les conflits ou si elle atténue les frictions ?

Je crois dans la vocation salvatrice et apaisante de l'architecture.

Le quartier manifeste de Mulhouse fait pâle figure d'innovation typologique comparé au Weissenoff Siedlung de Stuttgart ou au quartier Hallen de Bern d'Atelier 5 qui représentaient des tentatives d'appropriation des trois dimensions avec économie de l'espace.

Cette approche de la densité, la sensation du sol et du ciel là où on habite sur le terrain le plus partagé.

L'architecture doit être libératrice, elle influe et représente l'idée de progrès social, l'art pour tous.

Nous sommes balancés entre le projet faubourien et l'objet médiatique de la société du spectacle qui laissera peu de traces dans la mémoire organisée de l'architecture.

Toujours porté par l'idée du plan libre, le projet de pièce urbaine qui sort des représentations formelles et des écritures et se fonde sur la densité et une hiérarchisation en trois dimensions de l'espace urbain mêlant privé et public, reste une vision possible et collective de la ville qui n'a jamais été tentée. Plutôt que les découpages lots par lots qui fractionnent la ville quand on la rêve ouverte.

Alors les architectes capables de s'entendre dans un même projet, deviendraient des acteurs social crédibles et écoutés.

La question du développement durable montre ce contre sens où l'on organise des règles pour réintroduire les évidences du contexte et de l'économie au cœur du projet.

Évolution ou régression, là où le contexte fait sens, devient une figure imposée.

L'évolution d'un danseur, qui répète éperdument le même geste le même mouvement pour rendre éternel le présent.

Tous les arts, toutes les sciences, toutes les techniques sont respectées pour ce qu'ils sont, l'architecture, elle, est sujette à équivoques.

Le dessin a supplanté la pensée, il y a une sorte de fuite en avant de l'image qui déconsidère la transmission de savoirs. Les vieux architectes sont pour moi comme de vieux savants ou de vieux sages, désintéressés mais on ne les écoute plus. Ils devraient être le cœur de l'enseignement et du débat sur la ville pour sortir des questions formelles.

Plutôt qu'un Etat qui dicte et fixe les critères de la bonne architecture, alors que la production moyenne française est médiocre. Il y a 2 poids et 2 mesures : que l'architecte soit un artiste ou qu'il soit un technicien. Il y a un tel décalage entre la production courante à Tours, Bourges ou Brest, et celle des revues internationales. La réalité des pratiques architecturales ordinaires, les conditions de production des architectes isolés limités au plan de masse à la répétition de maisons identiques, du logement privé conçu comme des produits à la manière Provençale ou Haussmannienne, souvent les deux à la fois, et celle du logement social toujours plus réglementé avec des financements étriqués. C'est le mal français alors que l'Espagne, la Hollande développent une architecture ordinaire de grande qualité.

Si le fonctionnalisme et le rationalisme sont perçus comme une régression, idem pour la notion de vérité constructive qui laisse place à l'illusion...

L'homme change. Bientôt on l'écrira avec 3 m, il y a un homme nouveau pour lequel soi-disant, il n'est plus besoin de l'histoire et de la culture pour le comprendre.

Si le projet est un moyen de compréhension du monde, un filtre de connaissance, il aide à percevoir les grandes évolutions, progressivement l'espace et la matière ne sont plus envisagés de la même façon.

On recherche la simultanéité, la lumière comme artifice, la fragmentation comme identification, il n'y a plus de représentation du bien commun mais une représentation des différences, des singularités.

Toutes les nouvelles pratiques portent vers un espace plus démocratique
Ou parfois l'architecture devient plus éphémère pour ne pas encombrer le monde. Le lien du regard entre les choses.

Nous devons rechercher cette économie du monde. L'architecture est une notion de circonstance et non plus une représentation des institutions.

Dans cette direction, chacun parle d'architecture, ce n'est plus une connaissance réservée, donc tout est possible.

Alors tout le monde comprend l'architecture ?
Ou bien l'évolution est-elle une illusion ?

Je crois que le rôle de l'Académie d'Architecture est de renforcer et propager l'idée que chacun doit se faire du rôle de l'architecte dans notre société et de l'architecture comme une voie d'évolution collective et de civilisation

Je vous remercie, Monsieur le Président de l'Académie d'Architecture, mes confrères et consoeurs.

Je dédie cette intervention à Emile Duhart, qui fut un membre illustre de cette institution et qui est décédé le 1er janvier dernier. L'Académie a été pour lui la reconnaissance d'une œuvre architecturale remarquable et d'un très haut niveau réalisée au Chili avec particulièrement les Nations Unies de Santiago. Il a été et est pour moi un architecte magistral et exemplaire, un modèle.

Jacques RIPAULT
23 Février 2006